L'HERMITE
EN SUISSE,

OU

OBSERVATIONS
SUR LES MŒURS ET LES USAGES SUISSES
AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE;

Faisant suite
A LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES, ANGLAISES, ITALIENNES, ESPAGNOLES, RUSSES, etc.

Orné de Gravures et de Vignettes.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI,
ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 7.

1829.

— N° XXVII. —

ÉCONOMIE DES ALPES.

LA CHASSE AUX CHAMOIS.

L'aspect continuel des rochers, des précipices, donne aux chasseurs une teinte de mélancolie romanesque.

Wiss., *Voyage dans l'Oberland.*

Il n'était pas nuit encore, et notre hôte était un de ces braves habitans des montagnes qui aurait pu faire un cours d'agriculture pratique aussi bien que Thouin lui-même. Il y avait longtems que nous voulions connaître l'économie alpestre de ces montagnes; le ciel nous servait à souhait. Assis autour de l'âtre, nous écoutâmes notre orateur à cheveux blancs pendant près d'une heure, et avec un inexprimable plaisir. L'écolier d'Oxford lui-même, en l'entendant parler, sembla oublier ses pensées habi-

tuelles d'archéologie ; nous regrettions seulement que M. de Wurmser ne fût pas avec nous.

« Il y a diverses sortes d'Alpes, nous disait notre hôte : les Alpes printannières, que le bétail fréquente depuis le mois de mai jusqu'à la Saint-Michel ; les Alpes escarpées, où il passe les plus grandes chaleurs de l'été. Les Alpes où l'on met les vaches à lait s'appellent *Kuh-Alpen ; Stieven-Alpen*, celles où l'on conduit les jeunes bêtes à cornes et quelquefois les chevaux ; et *Schaaf-Alpen*, les Alpes à brebis.

» Le départ des vaches pour les montagnes a lieu ordinairement à la fin de mai. Ce départ forme un tableau charmant, que notre grand Haller aimait à revoir chaque année, et qu'il a chanté dans son ouvrage sur les Alpes. Les chiens vont, viennent, devançent le troupeau ; nos pâtres sont en habits de fêtes ; les vaches sont plus gaies, plus alertes ; elles bondissent, frappent la terre de leurs cornes et font retentir les clochettes qui pendent à leur cou, et dont le bruit est si doux à l'oreille et retentit jusqu'au fond des vallées.

» Quinze jours après l'arrivée des vaches sur les montagnes, lorsque leurs mamelles se sont

gonflées, qu'elles ont brouté l'herbe fleurie, on commence à les traire. On les trait ordinairement deux fois par jour : le matin et le soir. Elles connaissent l'heure où le fruitier viendra, et s'il manque d'arriver, elles l'appellent par leurs mugissemens. On fait passer le lait par un *couloir*, vaisseau conique de bois ou de fer-blanc; le lait tombe immédiatement dans la chaudière où se forme le fromage, ou dans des baquets de bois. La quantité de fromage dépend de la quantité de vaches; si elles n'ont donné que peu de lait, on le passe dans les baquets où il reste jusqu'au lendemain matin qu'on le jette dans la chaudière avec celui que l'on a trait tout récemment. Si les vaches ont donné un lait abondant, on le verse tout passé dans la chaudière qu'on laisse sur le feu jusqu'à ce qu'il soit chaud; alors, suivant la quantité de lait, on jette une ou plusieurs cuillerées de présure. On retire la chaudière du feu, puis on meut le lait en rond avec une cuillère de bois à manche court, et lorsqu'on ne peut plus l'agiter, on reconnaît que le lait est caillé : on remet la chaudière sur le feu; le caillé (*fang*) monte, on le retourne; il s'agglomère, on le coupe, on le divise à l'aide

d'un bâton garni à sa base de petites branches écourtées, ou avec la main : c'est ce qu'on appelle faire le fromage. Après cette opération, le fruitier forme des parties caséeuses un corps arrondi, qu'il presse fortement dans le petit-lait où il l'a fait tremper; puis il le retire de la chaudière, l'étend, le comprime dans un vase de bois rond, percé dans le fond de petits trous pour donner passage au lait. Après diverses manipulations, on l'y laisse reposer tout un jour; alors on l'en retire, on l'enveloppe dans un sac de toile ou d'un large cercle de bois qu'on place entre deux planches fixées par une charge assez forte, afin de le purger entièrement de son eau. On a soin de changer plusieurs fois l'enveloppe de crainte que le petit lait dont le fromage est imbibé ne s'aigrisse. On le saupoudre de sel pendant plusieurs jours de suite, et aussitôt que la croûte extérieure a acquis une certaine dureté, le fromage peut être vendu.

» L'industrie alpestre a trouvé moyen de profiter du petit-lait qui reste dans la chaudière. On le remet sur le feu, on l'échauffe, on y mêle du lait aigri qu'on agite, et une nouvelle coagulation se forme. Alors on enlève les parties

coagulées, que l'on jette dans une espèce de baratte cylindrique d'écorce de sapin, où elles sont comprimées à l'aide d'une pierre. Ainsi se fait le *serai*, qui se mange frais ou fumé, salé en hiver, ou fermenté et mêlé par parties égales de sel et de *trifolium melilotus cærulea*.

» Quand on veut faire du beurre, on laisse le lait dans le baquet jusqu'à ce que la crême se forme; on enlève alors cette crême avec une large cuillère de bois aplatie, et on la réduit en beurre. »

Pendant ce récit, la fille de notre hôte, qui n'avait, il faut bien l'avouer, ni la taille, ni la figure, ni les grâces de ces bergères qu'on trouve dans les poètes bucoliques, avait préparé un de ces repas alpestres où les fromages, si bien décrits par son père, se reproduisaient sous toutes les formes et sous toutes les dimensions. Notre appétit ne nous permettait pas d'être difficile, nous fîmes donc honneur à ces mets si simples, offerts et partagés par cette famille de paysans avec une si franche cordialité.

Nous achevions notre repas quand nous entendîmes frapper à la porte du chalet : « Je reconnais la voix d'Ulrich, dit le vieillard en se

levant pour aller ouvrir, et nous vîmes un jeune homme de vingt-cinq ans, à la figure hâlée, à l'œil fier et sauvage, aux vêtemens en désordre.

» C'est toi, Ulrich, d'où viens-tu? comme te voilà fait; tout mouillé, tout haletant! du sang sur tes habits? Lisbeth, vois si ton frère n'est pas blessé. — Ce n'est rien, dit le jeune chasseur, ce n'est rien, un peu d'eau fraîche lavera cela. Vilain métier que celui de chasseur! maudit chamois qui m'a fait faire plus de dix lieues! — Sur les rochers? — Mon Dieu non. C'était un *grosthière*, et ceux-là ne sont pas les plus hardis, vous le savez bien, mon père, car vous aussi vous avez été chasseur, et fin chasseur, ma foi! et maintenant vous voudriez que votre fils gardât les troupeaux ou menât paître les vaches?.. A votre santé, messieurs, ajouta Ulrich, en buvant un énorme verre de vin que son père lui servit. Je mourais de soif, et cette liqueur vaut mieux que l'eau de neige. Hé bien! mon père, ma sœur, vous êtes-vous toujours bien portés? — Nous nous porterions mieux encore si tu voulais rester plus long-tems avec nous.

MŒURS SUISSES.

L'HERMITE
EN SUISSE,

OU

OBSERVATIONS
SUR LES MŒURS ET LES USAGES SUISSES
AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

T. II.

1829

— N° XLVI. —

COURSE DANS LA GRUYÈRE.

Illic innocuæ quibus est vitæ tranquilla quies.....

Là, l'ame innocente jouit d'un repos inaltérable.

Après avoir quitté la Val-Sainte, nous nous trouvâmes bientôt sur les bords du torrent de *Javoz*, entre deux chaînes de montagnes nues et stériles à l'est, mais boisées à l'ouest et couvertes de gras pâturages. Le *Pré de l'Essert* est le domaine le plus considérable de cette partie de la Gruyère. On y compte en été jusqu'à deux cent quarante vaches.

La chapelle dédiée à saint Garin est bâtie sur une éminence voisine. Autrefois un religieux d'Hauterive exerçait au *Pré de l'Essert* la charité évangélique. Chaque voyageur y recevait de sa main une ration de pain et une pièce de monnaie. Cet usage n'existe plus; c'est aux

portes mêmes de l'abbaye qu'il faut aller aujourd'hui pour avoir part aux distributions et aux aumônes.

Après avoir suivi plusieurs sentiers tortueux, nous atteignîmes le sommet du *Patrachon*. De cette cime la vue est magnifique : d'un côté elle embrasse les énormes glaciers qui séparent l'Oberland du Valais, de l'autre la grande chaîne du Jura ; nous parcourions d'un seul coup d'œil les cantons de Fribourg, de Neuchâtel, de Berne ; les lacs de Morat et de Bienne brillaient dans le lointain, et à nos pieds s'étendait la nappe unie et argentée du *lac Domaine*. Nous brûlions de fouler l'herbe qui tapisse ses bords délicieux ; nous passâmes, sans nous y arrêter, devant les chalets de Breminga et des Hautes-Combes. Nous rencontrâmes dans cet endroit un vieux Suisse du canton de Bâle qui allait à Bellegarde. A quelque distance, il nous montra un fragment de rocher sur lequel les habitans prétendent voir l'empreinte d'un pied, et qu'on nomme *le pas du moine*.

« On rapporte, nous dit-il, qu'au tems passé les montagnes de Gruyère fourmillaient d'énormes serpens, mais qu'un religieux d'Haute-

rive les obligea à se jeter dans le lac Domaine, et que la trace de son pied resta gravée sur le rocher du haut duquel il exorcisa ces reptiles malfaisans. »

Ce brave homme, qui avait suivi nos drapeaux en Italie, en Hollande, en Prusse et en Allemagne, ajouta, en souriant, qu'il ne nous garantissait pas cette histoire. Nous ne distinguâmes qu'imparfaitement ce jeu de la nature au milieu de belemnites, de cornes d'Ammon et d'autres corps marins pétrifiés.

Le lac Domaine peut avoir cinq quarts de lieue de circonférence ; sa plus grande largeur ne s'étend pas au delà d'un quart de lieue. Il est alimenté par les ruisseaux qui descendent des monts dont il forme en quelque sorte le centre, et par les torrens qui, l'hiver, se précipitent de leurs cimes. A son extrémité supérieure, le rivage est bordé par une chaîne de rochers couverts d'arbres ; en face, sort le ruisseau de la *Sense* qui va porter à la *Sarine* le superflu des eaux du lac. On a élevé à mi-colline, près d'une source ferrugineuse, une maison de bains peu fréquentée à cause de la difficulté des chemins, qui en éloigne les malades. On y trouve

cependant une compagnie agréable pendant l'été. Les vachers des environs s'y rendent aussi en foule les dimanches ; ils dansent, jouent aux quilles, boivent presque toujours trop, et ne se séparent, le plus souvent, qu'après avoir renouvelé le pugilat des anciens, lutte qui divertit beaucoup les Anglais, qui ne manquent jamais de couvrir de paris chaque coup de poings des boxeurs helvétiens.

En quittant les romantiques rivages du lac Domaine, on traverse la *Sense* sur un pont, et l'on se dirige vers le *Riggisalp* et le *Gaissalp*, hautes montagnes qu'on prendrait pour deux bourgs de l'Appenzell, à cause du grand nombre de chalets qui les couvrent. Au sommet de ces monts, le doux parfum des plantes alpestres annonce que l'on entre dans l'un des parterres de la flore helvétique. Nous cueillîmes avec un vif plaisir le *turbit de montagne*, la *drave ciliaire* et la *fétuque améthyste*.

La nuit approchait. Nous entrâmes dans un chalet du Gaissalp, où nous fûmes accueilli avec l'hospitalité cordiale qui distingue les Gruériens. Les hommes étaient réunis et faisaient de la politique. On lisait le journal de Zurich, on com-

mentait la gazette de Lausanne ; plus loin un groupe de vieillards écoutait la lecture du *Constitutionnel* et discutait avec un sagacité admirable plusieurs points importans de notre législation. Les femmes, retirées dans un coin, causaient entre elles en tressant des chapeaux de paille, principale et presque unique industrie du pays. Les garçons, rassemblés au dehors, jouaient à la boule, aux quilles, et s'exerçaient à la cible avec une adresse et une vivacité incroyables.

La vue de ces bons montagnards, de ces paysans forts et vigoureux, de ces jeunes filles au maintien modeste, nous charma. Notre vieux Suisse ne parut point partager notre enthousiasme.

« Toutes ces beautés naïves, nous dit-il, à demi-voix, sont pour le moins aussi coquettes que vos jolies Parisiennes. Elles aiment les plaisirs, la parure et ne vont jamais aux pâturages sans que des gants épais garantissent leurs mains blanchettes et délicates des atteintes de l'air ou des feux du soleil. Leur gloire est d'être courtisées par plusieurs amoureux à la fois, et leur talent consiste surtout à ne donner d'espérance

ni à l'un ni à l'autre. Quant aux hommes, on peut les regarder comme des modèles de loyauté. Ils sont gais et bons de leur naturel, mais ils ne calculent point assez; le dimanche rien ne leur coûte. Le vin coule toute la journée et cause des querelles funestes et des rixes sanglantes. »

C'est d'un des pâturages du Gaissalp que nous vîmes le lendemain le soleil se lever sur cette contrée pittoresque. Un vacher, qui y conduisait un troupeau nombreux de génisses, nous enseigna les passages les moins pénibles, et après avoir gravi un pic escarpé, nommé le *Kühboden;* nous descendîmes dans la vallée de *Bellegarde*, et nous entrâmes dans le village du même nom. Il est bâti dans un étroit vallon qui servait anciennement de communication entre la vallée de Charmey et le Sibenthal, dont nous avions pu pendant notre ascension compter presque tous les villages. Etait-ce pour protéger ce passage ou pour imposer un droit du seigneur, que les anciens barons de Corbières avaient fait construire au sommet d'une roche élevée le vieux fort qui fut détruit en 1407, et dont on distingue à peine aujourd'hui quelques ruines? Les maisons de

Bellegarde sont commodes et très-jolies. Un sentiment pénible s'empare néanmoins de l'ame à la vue du peu de terre laissée ici à la disposition de l'homme. Nous vîmes un jeune paysan disputer, la faux à la main, sur des pentes hautes et escarpées, quelques brins d'herbes aux chèvres et aux brebis, qui semblaient avoir seules le privilége d'y atteindre.

Notre compagnon de voyage nous fit l'éloge de ces paysans à l'esprit inventif et au cœur excellent, et termina par ce trait qui mérite d'être conservé. La chute d'un rocher avait détruit le chalet et couvert le jardin, unique patrimoine d'une pauvre veuve, la commune se rend auprès d'elle : hommes, femmes, enfans, tout le monde met la main à l'ouvrage, et le jardin et la maison sont relevés en quelques jours.

En quittant Bellegarde, on admire une belle cascade formée par une source qui va à quelques pas plus loin grossir les eaux de la *Jonne*, *Joun* en allemand. Après avoir traversé la Jonne sur un pont de bois, nous visitâmes les Chattalets (*Sattel*) qui n'ont rien de remarquable que de vastes traces d'éboulemens de rochers

et une nature qui tend à revêtir d'autres formes; nous gravîmes les hauteurs du *Petit-Mont*, puis nous atteignîmes le massif *d'Hochmatt*, dont le chalet, le plus élevé des Alpes fribourgeoises, couronne le sommet; la vue est superbe, mais les pâturages voisins sont si dangereux qu'on est obligé d'y garder les vaches nuit et jour, de peur qu'elles ne tombent au fond des précipices qui les entourent. La mythologie des Alpes place ici plusieurs scènes merveilleuses. Il y a bien long-tems, nous dirent les *Armailés*, qu'il y avait sur le Hochmatt un de ces *servans* qui protégeait les troupeaux et les préservait d'accidens pendant la nuit; chaque soir, un patre du chalet plaçait sur le toit un baquet plein de crême, qu'on trouvait vide le lendemain. Or, il arriva qu'une fois ce mauvais plaisant y mit toute autre chose, « plus mais non mieux sentant que la rose, » selon une expression du jovial Rabelais. Le génie, très-offensé de cette vilaine plaisanterie, cria aux bergers, pendant la nuit, d'aller aiguiser leurs couteaux, parce que plusieurs de leurs vaches venaient de tomber dans les précipices... Et dès lors, il ne parut plus...

Nous traversâmes les pâturages du *Gros-Mont*. On nous montra un bas-fond que l'on dit avoir été occupé autrefois par un lac dont les eaux se formèrent un écoulement à travers les rochers voisins, et donnèrent naissance au ruisseau du *Rio du Mont*, peuplé de petites truites très-délicates.

Nous arrivâmes le soir *aux Mortais*, frontière des cantons de Fribourg et de Vaud. Ces fertiles montagnes réuniraient tous les avantages de l'industrie pastorale si, placées au dessus de la région des forêts, on n'était pas obligé d'y transporter de fort loin, à dos de mulets, le bois nécessaire; ce qui le rend très-cher. La crême y est d'un goût et d'un parfum délicieux. C'est de là que se répandent dans toute l'Europe ces fameux *fromages de Gruyère*, rivaux du Chester et du Parmesan.

Les Mortais sont le rendez-vous habituel des chasseurs qui viennent en été pour y relancer le chamois caché dans les angles de rochers, et des botanistes pour parcourir les pâturages avant l'arrivée des troupeaux afin d'enrichir leurs herbiers des plantes les plus belles et les

plus rares. Nous quittâmes le chalet hospitalier sous lequel nous avions reposé quelques heures ; deux botanistes nous rejoignirent, des chasseurs vinrent ensuite. Nous fîmes route ensemble ; mais à mesure que nous avancions, la caravane se dispersait ; chacun prenait le sentier où il espérait atteindre le but de ses recherches. Les chasseurs s'éloignèrent les premiers pour poursuivre quelque chamois, quelque lièvre blanc, ou interrompre le vol de quelque perdrix des neiges ; les botanistes suivirent la route opposée, qui leur promettait les trésors innombrables qu'offrent ces contrées aériennes ; notre vieux Suisse était resté à Bellegarde, et nous poursuivîmes notre chemin solitaire.

On descend par *Bonnavallette* au village de *Grandvillars*, bâti sur deux lignes et traversé par un torrent qui forme une cascade qui a exercé le pinceau de plusieurs artistes suisses. Nous fûmes bien étonné, en entrant dans ce petit village, d'entendre prononcer le nom de notre Molière ; nous apprîmes que les habitans de Grandvillars aimaient la joie et la

comédie, et que *Scapin*, *Orgon*, *Sganarelle* et *Araminthe* avaient trouvé parmi eux des interprêtes quelques jours auparavant.

En passant sur un beau pont de pierre et d'une seule arche sur l'impétueuse Sarine, nous nous trouvâmes à Villars-sur-Mont, dont les habitans ont, à cause de leur supériorité morale sur leur voisins, reçu le nom de *Messieurs de Villars-sur-Mont!* Nulle part en effet les Gruériens ne sont aussi polis, aussi unis entre eux. Cela tient peut-être à ce que nulle part on ne trouve une aussi grande égalité d'aisance. Il n'y a point de gens riches parmi eux, mais chacun est aisé. Personne n'est à charge à son voisin.

En quittant Villars-sur-Mont, nous errions à l'aventure. Il nous fallut rétrograder pour visiter *Nérive*, fière de sa belle sonnerie, et qui doit à un incendie encore assez récent l'avantage d'être aujourd'hui le village le plus beau de ces contrées; aussi les habitans en font-ils les honneurs aux étrangers avec une satisfaction qu'ils chercheraient en vain à dissimuler. Notre *cicerone* tenait surtout à nous faire admirer le fameux passage de l'*Eci*, situé à une

demi-lieue au delà. Nous le suivîmes. Pendant trois quarts-d'heure, nous cheminâmes en silence, et comme effrayé, sous des voûtes taillées dans le roc au bord d'un précipice, au fond duquel on entend fuir un torrent terrible. A droite et à gauche, des rochers noirâtres empêchent la lumière du jour d'éclairer cet antre sauvage, qui nous rappela les horreurs de la *Tamina*. Les cris lugubres des oiseaux de proie, le roulement sourd des fragmens de rocs qui se détachent de la cime, interrompent seuls ici un silence effrayant. Au sortir de cet abîme, notre guide nous montra un endroit couvert d'herbe touffue, où le paysan superstitieux vient *veiller la fougère* la nuit de la Saint-Jean. Il doit s'y rendre seul, à minuit précis; le diable lui apparaît alors et lui fait présent d'une bourse pleine d'or et d'argent. Il ajouta que, pour l'honneur de sa cité, le nombre des gens qui croient à ces contes populaires est aujourd'hui bien petit à Nérive.

Nous quittâmes l'obligeant habitant de Nérive, et nous gravîmes le gigantesque *Moléson*, dont la hauteur est de six mille cent quatre-vingt-un pieds au dessus de la mer. Du sommet, on par-

court d'un seul coup-d'œil les paysages nombreux qu'offre cette contrée montagneuse. Isolé de tous côtés, le Moléson termine brusquement la chaîne des montagnes de Gruyère, et semble le point le plus élevé du canton de Fribourg. Du Moléson au monastère de *la Part-Dieu* il y a trois petites lieues. On suit un chemin assez bon et qui ne devient rapide que vers le chalet de *Bonne-Fontaine*, ainsi nommé à cause de la fraîcheur de la source qui jaillit à quelques pas. De cette station la vue est magnifique.

Le monastère de la Part-Dieu fut fondé en 1307. On y conserve le buste en argent de Vilelmette, veuve de Pierre IV, comte de Gruyère, sa fondatrice. Nous remarquâmes dans cette vieille image, que la coiffure de la comtesse est la même que celle qui est encore en usage aujourd'hui dans tout le pays.

Nous employâmes le reste du jour à parcourir les solitudes qui s'étendent depuis *la Part-Dieu* jusqu'au *Chatel Saint-Denis*. A peine rencontrâmes-nous dans cette longue excursion un sabotier ou un bûcheron. Un instant nous nous crûmes égarés, et nous l'eussions été en effet

sans un charbonnier qui nous remit dans notre chemin.

Nous passâmes la nuit à *Bulle*. Cette petite ville a donné naissance à un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'abbé Genioz, l'un des collaborateurs du *Journal des Savans*. Nous traversâmes le lendemain *Broc*, et nous atteignîmes la demeure des anciens comtes de Gruyère. Nous entrâmes dans le château; nous parcourûmes ces longues galeries, ces vastes salles; on nous montra *ces sophas de pierre* où se plaçaient les anciens seigneurs les jours d'apparat, ces âtres où rôtissaient des bœufs entiers, qu'on servait aux festins. En quittant ces lieux remplis de souvenirs des vieux tems, nous nous dirigeâmes vers la place Saint-Jean. On y célébrait un de ces *bérichons* ou *fêtes de village*, si gais, si animés. Au sortir des vêpres, la musique se fit entendre; les garçons, parés du mouchoir et de la guirlande de fleurs qu'ils avaient reçus de leurs belles, les attendaient au passage; une joie modeste brillait dans les yeux des jeunes filles. La danse commença. Tout le monde y prit part: vieillards,

femmes, enfans. C'était un tableau à la manière de Greuze. A peine si la gaîté et l'entraînement de ces bons paysans nous permit de songer aux anciennes *koraules;* ces rondes, accompagnées de couplets chantés en chœur, si intéressantes, si poétiques, et qui ne terminent plus, comme naguère les fêtes de la Gruyère.

Le soir, tous les alentours retentissaient encore des cris tumultueux de la bande joyeuse; de nombreux couples foulaient l'herbe brillante et fraîche de rosée, et reflétant les rayons argentés de la lune. Ces jeux d'un peuple libre et heureux au milieu d'une nature riante, nous intéressèrent vivement. Qu'ils ressemblent peu à ces fêtes des cours et des villes, où le plaisir se commande, où la joie est factice, où l'ennui perce à travers les masques dont on le couvre, et où l'on croit s'amuser parce qu'on s'agite et que l'on s'étourdit!